

Poèmes de l'après

Par Michèle Lesage

Table des matières

Sans domicile fixe	1
L'arbre aux étiquettes	5
Je crie.....	8
Par chance	11
Vivre sans bruit.....	12
La faute	15
L'appel du magtogoek	16
L'enrhumé	24
Dans le train.....	26
Chambre 416.....	27
Au pays fatal	30
Acte de résistance	32
La dernière tempête.....	33
Tant qu'il y aura des oiseaux	36
Les souliers vernis.....	38

Sans domicile fixe

Tu es partout, mon fils,
Mon frère, mon père, mon chum,
Étendu sur les bancs de parc et les trottoirs;
 Émergeant des coins immondes, cul des édifices,
 Je croise ta gueule de bum,
 Tu fais pitié à voir.

Tu es partout, ma fille,
Ma sœur, ma mère, ma chum,
Dans le métro, assise contre les murs des couloirs;
 Quittant les ruelles les plus sombres de la ville,
 Ton âme aquarium
 Se dépose sur les squares.

Hommes et femmes-enfants
Maltraités, rejetés,
Corps-cœurs abusés traînant leurs ombres-décombres;
 Sous le regard semi-aveugle des passants,
 Vos destins décharnés
 Vont béant en surnombre.

Squatteurs de centre-ville,
Loques de survivances,
Solidaires de la chute, clandestins de la marge;
 Enfants de rupture, naufragés de nos familles,
 Amputés d'espérance,
 Rôdent aux portes de nos cages.

Jeunes, adultes ou vieux,
Psyché à la dérive,
Décrochés des exigences de nos vies rangées;
Coupables de porter le manteau du quêteux,
L'aversion collective,
Vous entendez crier :

« Tu pues, t'es sale, t'es pauvre,
Eh ! Dégage, débarrasse !
Tu gâches le paysage, ordure, maudite vermine;
Quand j'aperçois ta face et tes airs de fauve,
Tes hardes et ta tignasse,
Ma nausée t'incrimine. »
Soumis ou révoltés,
Des yeux de combattant,
Malgré le dénuement, la gêne et la souffrance;
Ta présence, comme un appel de détresse manqué,
Les badauds bien portants
L'ignorent, chiches de clémence.

Toi que j'ai mal aimé,
Nous qui t'avons lâché,
Vous qui l'accablez, tous ceux qui t'ont repoussé;
De logis délabrés en refuges surpeuplés,
Ton sac de liberté,
Tu traînes comme un damné.

Papa, Grand-papa
Maman, Grand-maman
Mon frère, mon ami,
Ma sœur, ma copine,
Tous et toutes disparus,
Nos liens d'amour rompus.

J'ai perdu le chemin qui menait jusqu'à toi;
D'autres que moi te soutiennent, peuple de la rue,
Chaîne ininterrompue
Que la misère fossoie.

Ta fuite est une quête;
Évadé sans ancrage,
Tu t'enracines dans l'alcool, la drogue, la folie.
Dans l'enfer de ta consommation, c'est la fête
Qui assoupit ta rage,
Qui te gèle jours et nuits.

Moi qui t'aimais pourtant, je t'ai jeté dehors.
Violence, impuissance, intolérance, dépendances
Sont les visages de mon abandon répugnant;
L'oubli me déshonore, la mémoire est ma potence.

J'étouffe un dernier cri,
Je m'en veux, je m'en fous,
Je souffre du vide, je n'ai plus rien à te dire,
Je t'aurais sauvé, je ne sais plus où j'en suis,
Je n'ai rien fait du tout,
J'ai fauché l'avenir.

...

« Le monde que je connais,
Cent fois, y m'ont placé;
J'étais jamais chez nous, alors j'me suis poussé.
Chu pas méchant, cé pas d'ma faute, je déconnais;
J'en ai enduré, tsé!
J'ai jamais eu d'chance, moé!
Avoir du fun, tripper,
Cé tout ce que j'avais.

J'me suis battu, j'me suis piqué, j'ai fait la pute;
Une liasse de piasses, cé pas assez pour oublier
Tous les trucs qu'ils m'ont faits
Et ma sale tête de brute.

Chu pas juste un junkie,
Si j'suis fou, aidez-moé,
J'me suis vu dans une vitre, chu parti à brailler.
Chu tanné d'mendier, mais j'veux pas de thérapie;
J'pourrais tout faire foirer,
Ou finir par changer. »

...

Tourmenté par la faim
D'égards et de chaleur,
Tu hésites entre les pourvoyeurs de chimères
Et les gardiens de l'espoir qui te tendent la main
À travers les ailleurs
De tes errances amères.

Tu es partout
Nulle part
Quelque part
Dans la foule des exclus
Creusant les mille ornières de la désespérance.
Qui saura te convaincre de réclamer ta part,
Toi qui n'as jamais pu,
Te rendre à l' évidence
Que tu as droit
À la dignité
D'être humain ?

Mai 2014

L'arbre aux étiquettes

J'envie l'arbre.

Dépendant du programme génétique,

Du terreau où ses racines s'enfoncent

et des vents qu'il affronte,

Sa silhouette se modifie,

Mais non son appartenance à une famille,

un genre, une espèce.

L'écorce et les feuilles révèlent son essence,

sans mentir.

Je pourrais être un arbre.

Ma perception de l'univers se teinte

de l'histoire de mes ancêtres.

Mon corps livre sa carte de visite

et témoigne des combats menés.

Comme les feuilles,

des étiquettes m'attribuent une appartenance,

se collent à moi et disparaissent.

De nouvelles leur succèdent, au gré des saisons.

Et si j'étais un arbre...

La branche la plus ancienne et la plus courte

a vu pousser des feuilles simples, plates et symétriques

Canadienne-française

Haute-Ville de Québec

Catholique

École privée

Elles ont rejoint les sédiments des origines.

Une ramification couverte d'aiguilles
se partage en deux tiges tordues :
L'une, parsemée de nœuds,
plie sous le poids de la maltraitance et du rejet,
L'autre peine à s'élever au-dessus,
par la force de la colère, des larmes et de la parole
pour effacer la violence, la peur et le silence.
Certaines aiguilles ont fini par tomber,
remplacées par des écailles rugueuses.

Mon arbre compte deux branches maîtresses :
Les feuilles de la première,
celles du couple et de la maternité,
alternent, s'opposent, ou se regroupent au fil du temps;
Les rameaux de la seconde se développent
au fil des lectures, des études, du travail, des voyages et des rencontres.
J'ai appris que le sang mêlé
coule dans mes veines.
Les mots de ma quête identitaire pointent vers la forêt,
mais n'en capte pas l'écho.

Les branches et les feuilles de l'arbre
ne disent pas si le tronc
est plein de sève ou creux.
L'écorce est-elle lisse ou crevassée ?
A-t-elle protégé l'âme ?
Le bois, est-il tendre ou dur,
appelé à réchauffer ou à construire ?
Est-il vermoulu ou demeuré intact
malgré les accidents de la vie ?`

Les racines, plongent-elles,
viscéralement,
dans le terroir des aïeux ?
Ou courent-elles à la surface,
exposées à l'agression, à la blessure ?

L'arbre que je suis
ne se réclame ni du nom que je signe,
ni de la ville où j'ai grandi,
ni de celle qui m'a accueillie,
ni des institutions fréquentées,
ni des métiers exercés.
L'appartenance ne s'obtient pas par mimétisme.

Toute une vie ne suffit pas à se définir
quand on ne veut pas se conduire
comme un usurpateur
ou qu'on résiste à s'en faire imposer une.

Je ne me réclame pas non plus d'une langue maternelle
qui s'abîme dans ma bouche et sous mes doigts
ni d'un pays rêvé, chanté, revendiqué
et avorté chaque jour.

Je ne suis pas un arbre.
Je porte des étiquettes.
Je suis une effeuilleuse parmi tant d'autres,
Habitante d'une planète bleue.
J'ai le blues de l'appartenance.

Novembre 2014

Je crie

Mon père, ma blessure,
Toi qui ne seras jamais plus
Que le souvenir des meurtrissures
Infligées de tes mains, nues

Mon père, ma bavure,
Toi qui m'aimais, peut-être,
Mon père, ma torture,
Ma cassure, mon imposture,

Toi que j'attendais, les genoux castagnettes.

Père cambriolé,
Estropié de la tête,
Tu étais comme une fête
Avec des éclats de voix

Et le bruit de verres brisés;
Mais encore, le chaos d'après la fête,
Quand t'en as pris plein la gueule,
La face tournée vers le mur, seul,

Seul.

De ton passage insensé, j'ai conservé
Les traces indélébiles du silence vorace
Sur ma vie burinée, mémoire du printemps avorté,
Bourgeons rubis, flétris,
Tombés,

Abandonnés

Sur le sol

Gelé.

Silence qui englue et qui tue,
Parole enfermée à double tour
Dans une maison sans fenêtres,
Abri des assauts répétés,

RÉPÉTÉS,
RÉPÉTÉS.

L'enfant y demeure encore, tapie à l'intérieur,
Parfois enragée,
Frappant les parois de ses poings,
Parfois prostrée,
Cherchant néanmoins le moyen

De faire entendre son cri de c
e
n
d
r
e
.

Sans cesse,

Je repense à ton corps allongé sur le divan
Dans le vacarme de nos silences, la plupart du temps,
Tendant d'oublier ton existence bleue, disloquée.

Sans cesse,

Je me rappelle ton regard voilé, fissuré,
S'accoupler à la folie et tes lèvres scellées
Grimacer un sourire, pantomime d'affabilité.

Sans cesse,

Je te revois, courbé au-dessus du téléphone,
À la recherche d'un invraisemblable microphone
Puis reposer le combiné, méfiant, inquiet, tourmenté.

Sans cesse,

J'entends le rire interloqué des passants surpris
Par tes injures, lancées d'une fenêtre entrebâillée
Et le silence retomber dans la demeure condamnée.

Mon père, mon pas de père,
Ma fatalité amère,
Toi qui n'as pas eu le choix de moi, ni moi de toi
Arrivés au monde ensemble, repartirons-nous ensemble ?

Souvent j'ai hanté les parcs, royaume des pères monarques,
Aperçu des enfants dévaler des toboggans,
Leurs bras cerf-volant tendus vers des géants tout-puissants

Et j'ai pleuré,
La joie du père qui prend la main
Qui conseille, qui s'émerveille
Qui cajole et qui console
Et j'ai pleuré,
La joie de l'enfant qui ne craint rien.

Aujourd'hui, je brûle de libérer l'âme patraque,
De me désenchaîner, de casser la baraque,
Poser un pied devant l'autre, le cœur astronaute
Rejeter le joug aphone, dénouer les liens homophones
Alors, orpheline de tendresse, je me déplie, je me redresse,
Je tente le cri, j'écris, je crie.

Mai 2016

Par chance

Heureusement, Satie
Et ta guitare pour jouer Les gnossiennes
Heureusement Chagall,
Avec les bleus et les rouges
Traversés de chèvres et de mariés célestes

Parce que la douleur qui mord,
Qui arrache vos bouches,
Parce que la douleur des chairs
Qui ne se partage pas

Heureusement, Vermeer, De La Tour,
Renoir, Monet et Rousseau
Corno, Khalo
Et Leonor Fini

Parce que les pensées
Qui forment des noyaux durs
Essaiment les métastases du désespoir

30 avril 2017

Vivre sans bruit

Dans la maison du silence,
Il n'y a pas de place pour les faibles,
Pas d'espoir pour les âmes menues.
Défense de se reposer;
Il faut veiller.
Même nue,
Surtout nue.

Dans la maison du silence,
Face à l'impuissance
Qui s'attaque aux miroirs indéfendables,
On est seul.
Raser les murs, fuir son image,
Faire attention de ne pas tomber,
À tout prix, rester debout.

Dans la maison du silence,
Tout le monde semble croire
Que la parole meurtrit,
Que la musique des mots
Appauvrit l'esprit.
Mieux vaut ne pas parler, ne pas chanter,
S'il le faut, marcher le pied léger.
Plutôt se tenir coi!

Mais...
Le chat peut ronronner, la bouilloire siffler,
Les tuyaux cogner, les murs craquer,
La porte gémir, la fenêtre siller contre le vent,
L'horloge épeler son tic-tac obsessionnel.

CHUT!

C'est ça

Grandir dans le silence,

Porter le sceau de la démente.

Née sans cri,

C'est de silence que je suis faite.

Voilà comment le silence t'a mis au monde,

Et qu'il me tue désormais.

Les courants d'air

Traversent nos corps muets;

Nos doigts raides, gelés,

Répètent le mensonge des non-dits.

Non ! Ne pas se toucher.

Chaque jour,

Sortir sans quitter

La maison silencieuse,

Revêtir le linceul imposé

Et, sans bruit, mettre le pied sur le seuil.

Avancer l'air de rien,

Se rendre travailler,

Aimer sans aimer,

Accoucher l'enfant mort-né,

L'attirer, le repousser

Dans le maelström inversé,

Coucher, se coucher,

Sans parler, sans chanter, sans dormir

Jamais

Parcourir les rues, les trottoirs,
Fréquenter les marchés,
Rouler au milieu des autoroutes,
Surprendre le silence qui sème la déroute,
Échappé de la maison des fous;
Parfois, l'apercevoir
Fixé dans une larme
Se reprochant de faire des vagues,
Parfois assister à sa rupture
Dans un crachat de solitude programmée
Pour faire taire ceux
Qui ne savent pas.

Chaque jour,
Sortir sans quitter la maison silencieuse.
Ouvrir, refermer la porte
Encore ouvrir, refermer

...

La porte de la maison
Bat la chamade,
Comment le cœur peut-il tenir le coup ?

Écrire sans dire,
Triste prose.

Il ne reste qu'à mourir debout
Assourdie du silence
Qui a étouffé tes mots,
Ta chanson,
La preuve de ton existence.

Mai 2017

La faute

Écrire sans dire,
Triste prose.
L'aveu tant de fois escamoté
Au prix de l'exil.

Je t'ai dit je t'aime
Et je t'ai dit va-t'en

Je t'ai bercé, allaité, soigné
Je t'ai blessé, engueulé, chassé
Je t'ai dit je t'aime
Et je t'ai dit va-t'en

Je t'ai tenu contre mon cœur
Respiré, inspiré, aspiré ton odeur
Pour remplir ma mémoire
De l'ADN du bonheur

Je t'ai tenu la main
Épongé tes chagrins

Mais aux Jours de colère
Je t'ai laissé seul

La vie, la mort
Le jour, la nuit
L'existence, le néant
L'univers binaire
Ouvre ses flancs sur la mort du rêve

Tout s'efface, sauf la faute

21 janvier 2018

L'appel du magtogoek

Je suis eau nourricière, vapeur, flot incessant, glace
Confluents, lacs, rapides, marais, estuaire et golf.
Je dévale plus de mille kilomètres d'une vallée féconde
Encaissée entre les montagnes arrondies par l'érosion millénaire.

Rivières souterraines et de surface m'alimentent,
J'écarte grandes mes embouchures pour les avaler toutes.
Au terme de mon voyage commencé dans le fracas des cataractes
J'ouvre et je referme mes flancs
Pour délivrer dans la mère océane
Mon âme à la fois calme et turbulente.

Je suis gigantesque balafre marine
D'eaux douces, saumâtres et salées
Je me décompose en flux et reflux,
En ligne droite, en ellipses et en doubles spirales,
En ondes qui se superposent,
Variant les fréquences et les amplitudes.

Je trace ma voie du sud au nord, de l'est à l'ouest
Je suis chemin dans la grande cassure,
Et toutes les directions.

Au fond des anses, je caresse les berges argileuses
Je croupis dans les coins reculés
J'enchante les forêts nées sur les terres humides
Je frémis au fond des baies, je m'allonge sur les plages
Je dessine des nappes éphémères.

Je suis oasis fragiles, marécages, vastes plaines d'inondations
Et fabuleux jardins en décomposition.
Avec la brume qui précède la floraison de la lumière,
Un silence mystique s'élève,
Percé par le doux ronflement des grenouilles au ventre jaune vif.
Enchantement de mes eaux endormies !

Mes réveils font danser les algues et les roseaux
Je m'agite contre les quais, je tournoie sous les ponts
Je roule les galets au pied des rochers.
Je déboule mes déclivités le long des îles
Îles de sel, de battures et de falaises,
Constellations d'îlots et de cayes,
Îles couvertes de forêts ou dénudées jusqu'à la roche,
Habillées de prairies ou hérissées de gratte-ciel.
Mes îles sont le collier brisé de la déesse terre
Dont les perles échappées s'égrènent indisciplinées.
Elles sont les grains du semeur qui ensemencent la vie.

Mes caps encouragent les vents, mon débit s'enfle à l'entrée des fjords,
Mes lames découpent les falaises.
Mes côtes se fendent encaissant la dégringolade des chutes,
Mes rivages s'érodent sous les coups des grandes marées.
Je retiens, culbute, cajole, heurte
Et engourdis de mon grand corps glacial les paysages indomptables.

Parfois, un vent d'est, nord-est improvise ses rafales
Fait chanter à tue-tête érablières, hêtraies, pinèdes, chênaies.
Les forêts anciennes d'épinettes noires et de sapins baumiers
S'agrippent de toutes leurs racines sur les surfaces rocheuses
Dressent leurs cimes et font entendre leurs voix.

Et la vie en filigrane file son fil d'Ariane
Car je suis vie multicellulaire, multicolore, multiforme, multilingue,
Sexuée, asexuée, hermaphrodite,
Vie multiplicative, fouillis du vivant.

Je n'interroge ni origines, ni allégeances ni antagonismes
Les alliances se forment sans que je n'intervienne
Les combats se mènent, toujours cruels.
Je suis matrice et sépulcre, genèse et fin
Je suis créateur, créatrice, père et mère, matière et énergie,
Je suis négation du néant dans les plus intimes particules de mon être.

Au-delà du mal et du bien qui ne sont qu'illusion,
Il n'y a que de l'eau qui jaillit ou qui tarit.

Mais sur la ligne du temps, une infime brèche s'est dessinée.

Des peuplades ont suivi le chemin de l'eau
Se sont aimés sur mes rives,
Se sont battus pour conquérir mes territoires.
Ces premiers arrivants observaient les cycles naturels
Des précipitations et de l'évaporation,
Des embâcles de glace et des fortes crues,
Des phases de la lune, des vents et des marées.

Ils s'adaptaient aux temps de gestation de la terre et de l'eau
Ils célébraient les esprits protecteurs et la Terre-Mère,
Ne récoltaient que leur juste part.
Ma grandeur et ma beauté les inspiraient
Ils étaient poètes.
Ils m'appelaient :

Magtogoek, le chemin qui marche
Osheaga, gros rapides
Metaberoutin, décharge du vent
Madôbaladenitekw, la rivière qui finit
Gtatosag, entre les rochers
Natigôsteg, terre avancée

C'était avant que d'autres occupants ne m'entravent mes pieds
De leurs barrages, de leurs centrales et de leurs écluses,
N'inventent des noms qui ne sont plus que des points
Sur la carte des planifications économiques.
Ceux-là prétendent connaître tous mes secrets,
Toute la succession de mes humeurs au gré des saisons !

Ils ont l'ambition de briser l'amplitude de mes mouvements
Ils me mesurent, Ils m'écœurent, ils croient me dresser.
Ils me calculent !

Leurs raisonnements mathématiques écartent loin d'eux-mêmes
Leur essence contemplative,
Seule capable d'abandon aux savoirs ancestraux.
Ils font l'erreur d'opposer l'opiniâtreté logique aux connaissances intuitives.
Ils peinent à accorder les différences,
Soustrayant de leurs opérations arithmétiques
L'effort d'appréhender la somme des ensembles.

Ils identifient, classifient, hiérarchisent !
Cette espèce, pourtant sortie comme les autres du ventre de l'eau
Divise races, langues, et spiritualités
Alors qu'elles ne sont que multiples facettes d'elle-même.

Comme des enfants qui crient « je suis capable ! »
Ils opposent leur volonté à la main qui les nourrit.
Ils jettent par-dessus mes flots ponts routiers et ferroviaires
Plantent dans mon lit des pylônes qui soutiennent
Depuis leurs œuvres de béton titanesques
Tout un réseau de fils électriques qui grésillent,
Dernier appel de l'eau trucidée, privée de vie,
Eau tourbillonnante réduite à imiter l'énergie originelle.

Voleurs d'âme, ils outragent la limpidité de l'eau,
Oubliant qu'elle doit être vénérée, soignée et crainte.
Eaux usées, rejets organiques, phosphore, contaminants,
S'insinuent dans mes sédiments,
Pénètrent les êtres aquatiques,
Se disséminent parmi les rampants, les trottants et les volants.

Sous la surface, les polluants chimiques,
Les concentrations croissantes de produits cancérigènes et de plastique,
Les espèces envahissantes et agressives, issues d'interventions imprudentes,
Sèment la destruction.

La baisse du taux d'oxygène et l'acidification des eaux
Se combinent de manière inéluctable.
La chimie des systèmes secrète dorénavant l'abject et l'innommable.
Les sédiments enfantent des tapis verdâtres douteux.

Les bélugas s'échouent,
Les fous de Bassan ne se reproduisent plus,
Les bancs de lançons se déposent, à sec, sur les plages.

Naïfs ! L'indigence les guette.
Avant qu'ils aient fini de me harnacher et de déverser leurs poisons,
Ils se seront intoxiqués par les substances mêmes
qu'ils auront déversées dans mes veines.
Non content de déverser leurs poisons,
Ces comptables sondent la moelle de la croûte continentale
Cherchent, comme les templiers d'un âge ancien,
Le récipient suprême du Graal,
Les gisements fabuleux enfouis sous mon lit.
Il n'y a plus de paix possible sous mon manteau gris.

Les éléments disparates qui menacent l'infiniment grand
Approchent du moment fatal
Où leur superposition causera l'effondrement irréversible.
La mort s'est emballée, charroyée malgré moi par mes bras vigoureux,
Comment réparer la fêlure dans l'éternel présent ?

Fous ! Leur rêve de domination n'est qu'illusion.
La diversité et la liberté,
Ces deux principes fondamentaux de l'existence,
Leur survivront toujours quelque part.
Et ce, quand bien même la planète mourrait !

Le miroitement glacé et sombre de mon cours
Reflète l'incommensurable profondeur de l'univers,
Mais de moins en moins souvent le scintillement des étoiles.
J'étais grandiose, je deviens frêle.
Voilà que le fil sacré est sur le point de se rompre.

Sur la portée que je déroulais vers l'océan,
Je déclinais la musique de l'existence :

Phoque, morse, loup marin, loutre,
mammifères terrestres et aquatiques,
oiseaux, amphibiens, reptiles, poissons, invertébrés,
sifflaient, gazouillaient, ronronnaient, grondaient, grognaient,
tintaient, grinçaient, craquaient, crépitaient.
Ensemble, ils composaient un poème, une chanson,
Une seule et même harmonie qui les conciliait toutes.

Seul un artiste pouvait jouer cette partition complexe
Et pourtant d'une grande simplicité.
Un être libre, capable de choisir sa destinée
Et de parcourir tous les octaves d'est en ouest, du nord au sud
Un être inspiré, doué de lucidité et de sensibilité.

Il est venu ce virtuose mais il s'est arrogé le rôle de chef d'orchestre
alors qu'il devait exécuter l'œuvre magnifique
Avec l'ensemble des interprètes.
Ignorant les variations de tempo,
Aveugle aux signes placés entre les lignes,
Sourd à l'écho des sons qui s'entrechoquent,
Il s'est rendu responsable d'une cacophonie hideuse.

Soumis contre mon gré au temps des humains,
Je me demande quel avenir rêver.

L'hirondelle ne fera plus le printemps, ni l'engoulevent l'été.

Je me fâche de plus en plus souvent,
Malmenant tout ce que je rencontre de ma houle capricieuse.
Je lance vers le ciel des trombes d'eau contre l'adversaire insistant.
J'excite les marées contre l'ennemi invisible.

Je m'insurge.

Je suis un fleuve en colère.

Je suis rapides, lacs, marais, estuaire et golf,

Spectateur silencieux du naufrage de la vie.

L'enrhumé

Pour vrai, tu n'avais qu'éternué,
Et parmi les milliers de particules
Qui ont été éjectées de ton grand nez,
Plusieurs se sont multipliées.

Après ton sain éternuement,
Tu as dû bien t'amuser
En regardant tous ces catapultés
Se frapper, s'agglomérer, se contourner,
S'allumer et s'éteindre,
Se composer et s'amalgamer
Comme un grand mobile accroché au ciel
Qu'on a bien secoué
Au-dessus du berceau.

Il n'y avait pas de quoi rire.

Tu ne t'attendais pas à devenir père,
Surtout pas Père
D'une multitude de têtes à penser
Qui n'arriveront jamais à maturité,
Et qui te surchargeront de responsabilités
Que tu n'avais pas demandées.

Ils ont dit que tu étais Tout-puissant,
Ils t'ont offert une lettre majuscule.
Ils ont fait de toi un général, rédigé tes commandements
Ils t'ont écrit des livres sacrés
Pour lesquels ils se sont humiliés,
Pour lesquels ils ont torturé et tué.

Ah, tous ces gens qui te supplient
De leur accorder tes faveurs !
Tous ceux qui, au nom de ta grande bonté,
Parlent à tort et à travers,
Se disent des élus,
Mentent pour servir leur dessein,
Promettent des au-delàs fantasmés !

Si seulement tu pouvais
Chasser les omnipotents,
Les omniscients,
Les omniprésents,
Les omnivores qui dévorent
Tous ceux qu'ils soumettent en ton nom !

Si seulement.

Ce n'est pas vrai que tu vois tout,
Que tu entends tout.
Que tu es le Tout-possible.
Alors, tu fais bien de garder la distance,
Ils te feraient un mauvais sort.

16 juillet 2018

Dans le train

Autour de moi,
Un turban orange, une casquette, un bandana
Un chignon, un tchador, une teinture rousse
Un crâne rasé, un tatouage, des lunettes miroir,
Un piercing au coin de l'œil,
Forêt de symboles stériles.

Au cœur de la foule, un musicien
Sans signe apparent,
Tête baissée sur son cahier
Crayon à la main,
Écoute et réécoute sa musique,
Ligne par ligne, clé par clé,
Ajoute une note, un silence
Et d'autres notations
Qui deviendront poème
Pour l'interprète qui saura lire.

Toi, soudain, l'émotion qui m'étreint.
Ta belle tête nette, franche,
Dépourvue d'apparats,
Ton profil tourné vers un autre que moi,
La musique de ta voix qui ne me parvient pas.
Fébrile, je m'approche, est-ce vraiment toi ?
Mais comme dans la vie
Ce n'est pas celui qui dira
Je suis ton fils.

9 septembre 2018

Chambre 416

Nous avons marché contre la mort
Avec la peur de manquer la vie,
Même imprégnée de blizzard.
Les trottoirs comme des miroirs nous narguaient.
Nous avançons fragiles,
Sans fléchir.

Quatrième étage, pavillon B
Des numéros, le tien;
Parfois les chiffres tuent,
Nous ne t'avons pas reconnue.

Alors tu as ouvert les yeux,
Juste un peu, et tu étais là.
La lumière s'est faufilée
Concentrée, intense, si bleue;
La foudre peut être si jolie
Et si douce,
Nous ne le savions pas.

Nous ignorions qui nous étions
Avant que tu ne prononces notre nom;
Il s'est déployé dans la chambre
Nous étourdissant d'existence.

Tu as demandé de l'eau,
Tu as voulu de la glace,
Tu as reposé ton visage contre le linge mouillé.
Tu as dit « C'est merveilleux ».

Plus tard, tu as murmuré
Tandis que nous parlions d'autre chose
Et tu as tendu les bras pour la caresse.
Oh, comme nous t'avons caressée !
Les doigts légers cherchant le frisson,
La volupté qui enveloppe,
La grâce de l'abandon.

Nous avons tenu tes mains
Si fines, si habiles à faire danser
Les matières de l'émotion
Et c'est nous que tu sculptais
Pour le souvenir pérenne.

Dans l'interstice du temps cagibi
Le baiser
Qui se dépose, s'attarde,
Se dilue sous les lèvres,
S'exhale dans la joie,
Se répand dans la pièce
Comme un parfum.

Tu as chuchoté :
« L'excitation de la journée ».
Puis ton corps assoupi dans l'intervalle,
Et nous qui guettions le dernier souffle.

Nous avons fait semblant de ne pas pleurer,
Mais tu étais plus forte que nous
Car tout autour,
Valsaient des créatures espiègles
Et tes offrandes au néant

Tu as balbutié

« C'est comme une vague ».

Nous nous sommes étendus sur ton lit,

Sous tes paupières fermées,

Et nous avons vogué avec toi.

Nous avons cru ton heure arrivée

Mais c'était la nôtre.

19 novembre 2019

Au pays fatal

Dans ton ventre
Le geai, le pic, le colibri
Le chat, le lièvre et la souris
L'érable, l'épinette bleue et le bouleau
L'eau, toujours l'eau !

Dans ton ventre
La joie, mais la perte déjà !
Des chansons anciennes
Comme des cascades
Sous un flot de larmes;
La musique ne s'est pas encore tue,
mais elle meurt.

Dans ton ventre
La roche, l'arbre et le lichen
La libellule, le papillon et l'abeille,
mais ailleurs, ta vie se couche
Au pied des glaïeuls.

Ta langue lacérée par les rosiers

Dans ton ventre
L'ADN de la sorcière,
mais l'enfermement.

Le col de la naissance
Absurdement étroit
Se déchire à corps défendant.
C'est pourquoi la fracture
Jamais complète, jamais assumée.

Bientôt, nous imiterons le jour
Sachant les ombres perpétuelles
Alors, je m'étendrai
Contre ton flanc immaculé.

Ensemble, nous serons mièvres
Jusqu'à la dernière goutte de sang épargné.

16 juillet 2020

Acte de résistance

S'opposer

Fermer la porte à l'imposture,

Mais l'ouvrir pour un sourire

Se rebeller

Brandir avec courage les drapeaux de peines et de deuils,

Porter haut les fatigues extrêmes des aimés

Contester

Rompre les rangs, refuser les frontières

Battre la cadence des cœurs déraisonnables

Avec l'amour, notre tambour de résonance

Combattre

Nos armes sont les arbres, les fleurs et les bains d'oiseaux

Le bourdonnement des abeilles et le chant des grenouilles

Vaincre,

Quoi qu'il en coûte, l'indifférence

26 janvier 2021

La dernière tempête

Un printemps viendra sans nous
Après la dernière tempête,
Nos gueules se fermeront
Sur nos histoires éphémères

Le silence sera le nouveau paradis

Sous la neige, nos pas s'effaceront.
Toute œuvre reprendra sa forme première
Toute couleur, tout son, toute saveur
Disparaîtra sans laisser de trace,
La trace de nos pas, des kilomètres de pages,
Une bousculade de mots, dans la marge

Ne subsistera que l'arbre, large comme forteresse,
Avec des racines profondes, accrochées au réel,
Quatre branches maîtresses, grosses comme des troncs,
Tendues vers les nuages archipels

Dans le blizzard, nous avons marché vers lui
Fendant les champs sauvages saturés de présages
Le pied sur les herbes mauvaises couchées sous la neige,
Sans jamais vaincre la bourrasque, nos égarements.

Entre l'arbre et nous, un chemin de glace
Eau de soif, de la mer intérieure
Énorme, compacte, inaltérable, imbuvable.

Avec le pic, avec la pelle, nous nous sommes acharnés
Souffle court, sueur et sang, sous les regards ennuyés

Nommer le besoin de casser la glace, des heures durant.

*Souvenir des glaçons qui habillent les herbes pétrifiées,
Des poudreries comme fine pluie d'épines,
Des neiges abondantes et fondantes,
De nos grosses faces et de nos cous mouillés,
De nos yeux hallucinés, sur la poussière de diamant*

*Ce n'est pas faute d'avoir pioché de tous nos membres meurtris
Contre la surface de pierre !
Les dernières traces s'effacent*

Encore quelques flocons
Évaporation, débâcle
Magie de l'eau multiforme
Reconnaître que l'eau douce
Suit des phases de gel et dégel.
Accepter n'est pas consensuel
Dans le camp des mal-aimés.

*Même cristalline, tu ne leurrer plus personne.
Eau douce, eau gelée, eau fissurée
Traïtesse, te consommer consume !*

Averses soudaines
Eaux
Qui emprisonnaient, et désormais libèrent
Qui ruissellent sur mes bras ouverts
Se travestissent en sève, en bourgeon
Déluge que dégorge la terre

Les rivières roulent, dévalent, arrachent

Encore quelques flocons
Un frisson d'agonie
Parcourt l'échine du ciel
Au-dessus des voiliers d'outardes

Encore quelques flocons
Retour des promesses à trahir
Cycle de l'abandon
Encore quelques flocons

Douceur d'une goutte, dureté du glaçon
Telle est l'eau prestidigitatrice
Qui se joue de ma naïveté
Un autre hiver attend son tour déjà
L'odeur de son haleine dure et vagabonde
Au milieu de mes nuits d'insomnie

26 avril 2022

Tant qu'il y aura des oiseaux

Orphelins obstinés

Nous tenons à nommer la terre Mère,

Le soleil Père et l'univers Dieu

Mais nous tournons sur nous-mêmes, chargés de silence

Certains épient la réponse du haut des sommets

À l'aide d'appareils et d'antennes sophistiqués

Tandis que d'autres clament l'impossible présence

Rassemblés en pièces détachées

Faisant fi de la mémoire, des témoignages.

Aveuglement volontaire

Et involontaire.

D'autres encore se drapent des habits de l'empereur

Pour oublier la possible inutilité du nid

Trouver un pic flamboyant, inerte,

Un rat coincé dans la gueule

Entendre le cri des éperviers avant de plonger en vrille

Encager les serins, les perruches et les perroquets

Soigner un bruant moribond revenu de l'au-delà, sans son petit.

Voir un cardinal incarnat se déposer sur la neige, libre

Manger du canard de Pékin,

Du poussin en croûte et de l'oie gavée,

Se régaler de pigeon en cocotte et de cailles laquées.

La faim justifie tout, le plaisir surtout

Observer le carouge à épauettes qui suspend son trille

Avant de fuir à tire d'ailes sans tambour ni trompette.

Avoir ouï-dire que le pluvier kildir a pris ses pattes à son cou

Que la tourterelle triste s'est offerte en sacrifice. Il faut vivre

Éviter le guano des bernaches et la fiente des goélands.

Admirer le vol du grand héron

Le bihoreau s'est fixé sur une dalle de béton

Les berges ne sont plus ce qu'elles étaient,

Moi non plus

Pour un temps, le pic-bois me réveille encore

Un temps où les corneilles renouvellent le printemps

N'en déplaie aux hirondelles

J'ai attendu le gros bec errant

Sans me bercer d'illusions.

Le silence s'est répandu jusqu'aux oisillons

Les jaseurs des cèdres,

Les juncos ardoisés

Les roselins et les mésanges

Ont déserté le jardin

Le canari est dans la mine

C'est ainsi

Un printemps viendra sans oiseaux

Effacer nos histoires éphémères

Le silence sera le nouveau paradis

Il faut que les voix se taisent

Pour entendre le poème

23 mai 2023

Les souliers vernis

Nous avons créé un rêve,
nous l'avons offert au vent,
il s'y est répandu, paré de vertus,
voie lactée somptueuse,
belle-de-nuit impudique,
un beau grand rêve sensationnel.

Des bulles se sont formées, aperçues de loin en loin,
qui s'élevaient en rangs serrés, sous-rêves de rien,
un rien déplaisant,
des bulles qui éclatent quand les larmes versées
affinent leurs surfaces et retournent à la terre.

Dessous, une procession de gens,
une multitude grisée par le flux magnétique,
envoûtée par le nord iconique.
Leurs souliers n'ont plus de semelle ni de lacets,
ils se sont abîmés sur le trajet.
Quatre mille kilomètres d'espérance
brisée de routes en déroutes
jusqu'à l'abandon de toute certitude.

À l'écart de la foule, un couple assis sur le sol,
leur regard inversé, renversé par l'insoutenable,
l'humiliation, le vol, la faim,
les trahisons qui ont monnayé
ce voyage invraisemblable
vers le futur vanté dans les publicités.

Ils n'ont rien fait de mal,
c'était pour la petite,
lui donner ce qu'il y a de mieux.

Dans leurs bras, elle s'est endormie
tout près du rêve de ceux
qui jurent que c'est le rêve du mieux,
ce rêve, capturé un jour d'innocence
avec un filet de précarité,
comme un papillon merveilleux qu'on attrape
en croyant dur comme fer
qu'il ouvrira ses ailes, qu'il portera bonheur...

Entre les barbelés et le mur de l'indignité,
ni collines vertes ni sources au cœur de la forêt,
ni villages ni chants d'oiseaux au détour du chemin,
ni herbes folles pour la rosée ni refuge pour l'amour,
que du sable tout autour, et le vent qui l'emporte.

Derrière eux, une multitude de pieds,
en ligne, résignés à mendier.
Le soir tombe, les ombres s'allongent :
distribution de manteaux, de couvertures,
de bouteilles d'eau et de barres protéinées.
De l'autre côté de la frontière, ils sont si généreux !

De l'autre côté de la frontière, on est si généreux,
on n'est pas obligé, ils ne méritent pas notre bonté
ces illégaux, migrants sans papier,
ces va-nu-pieds...

De l'autre côté de la frontière,
par le toit ouvrant de nos VUS, édition spéciale,
moteur V8 suralimenté, traction intégrale,
on regarde les étoiles, on oublie nos problèmes,
on prend des photos couleur
qu'on poste sur Instagram pour se soûler de « j'aime »
de millions de *followers*.

On marche peu, mais on bosse fort
pour conserver nos deux maisons,
payer le wifi, les services en *streaming*,
une auto chacun plus le VR,
garder l'abonnement au gym,
offrir des souliers vernis à la petite,
et des gallons de bulles à savon.
Ciel, l'essentiel !

On s'est faits tout seuls,
sans l'aide de personne.
Quand on veut, on peut !

« Il n'y a pas de place dans nos palaces,
pas de place pour les gueux.
Déjà que j'endure mon patron,
les textos, mes ados, le trafic,
mon ex, la politique, assez !

Retourne chez vous, va travailler !
Pis viens pas m'dire,
que t'as rien à manger,
que ta vie est menacée.
Quitte ta bulle, reviens sur terre,
ton pays est pas si pire,
Y'a qu'à voir les publicités !
J'y passerai mes vacances,
encore cette année;
sur les plages ensoleillées,
on y mange, on y boit à satiété,
et c'est pas cher payé. »

Entre les barbelés et le mur de l'indignité,
il n'y a que le sable,
et le vent l'emporte.

27 mai 2023